

## PRÉFACE

Le moment politique est grave : personne ne le conteste, et l'auteur de ce livre moins que personne. Au dedans, toutes les solutions sociales remises en question; toutes les membrures du corps politique tordues, refondues ou reforgees dans la fournaise d'une révolution, sur l'enclume sonore des journaux; le vieux mot *pairie*, jadis presque aussi reluisant que le mot *royauté*, qui se transforme et change de sens<sup>1</sup>; le retentissement perpétuel de la tribune sur la presse et de la presse sur la tribune; l'émeute qui fait la morte<sup>2</sup>. Au dehors, çà et là, sur la face de l'Europe, des peuples tout entiers qu'on assassine, qu'on déporte en masse ou qu'on met aux fers, l'Irlande dont on fait un cimetière, l'Italie dont on fait un bagne, la Sibérie qu'on peuple avec la Pologne<sup>3</sup>; partout d'ailleurs, dans les états même les plus paisibles, quelque chose de vermoulu qui se disloque, et, pour les oreilles attentives, le bruit sourd que font les révolutions, encore enfouies dans la sape, en poussant sous tous les royaumes de l'Europe leurs galeries souterraines, ramifications de la grande révolution centrale dont le cratère est Paris. Enfin, au dehors comme au dedans, les croyances en lutte, les consciences en travail; de nouvelles religions, chose sérieuse! qui bégayent des formules, mauvaises d'un côté, bonnes de l'autre<sup>4</sup>; les vieilles religions qui font peau neuve; Rome, la cité de la foi, qui va se redresser peut-être à la hauteur de Paris, la cité de

l'intelligence<sup>1</sup>; les théories, les imaginations et les systèmes aux prises de toutes parts avec le vrai; la question de l'avenir déjà explorée et sondée comme celle du passé. Voilà où nous en sommes au mois de novembre 1831.

Sans doute, en un pareil moment, au milieu d'un si orageux conflit de toutes les choses et de tous les hommes, en présence de ce concile tumultueux de toutes les idées, de toutes les croyances, de toutes les erreurs, occupées à rédiger et à débattre en discussion publique la formule de l'humanité au dix-neuvième siècle, c'est folie de publier un volume de pauvres vers désintéressés. Folie! pourquoi?

L'art, et l'auteur de ce livre n'a jamais varié dans cette pensée, l'art a sa loi qu'il suit, comme le reste a la sienne. Parce que la terre tremble, est-ce une raison pour qu'il ne marche pas? Voyez le seizième siècle. C'est une immense époque pour la société humaine, mais c'est une immense époque pour l'art. C'est le passage de l'unité religieuse et politique à la liberté de conscience et de cité, de l'orthodoxie au schisme, de la discipline à l'examen, de la grande synthèse sacerdotale qui a fait le moyen-âge à l'analyse philosophique qui va le dissoudre; c'est tout cela; et c'est aussi le tournant magnifique et éblouissant de perspectives sans nombre, de l'art gothique à l'art classique. Ce n'est partout, sur le sol de la vieille Europe, que guerres religieuses, guerres civiles, guerres pour un dogme, guerres pour un sacrement, guerres pour une idée, de peuple à peuple, de roi à roi, d'homme à homme, que cliquetis d'épées toujours tirées et de docteurs toujours irrités, que commotions politiques, que chutes et écroulements des choses anciennes, que bruyant et

sonore avènement des nouveautés; en même temps, ce n'est dans l'art que chefs-d'œuvre. On convoque la diète de Worms, mais on peint la chapelle Sixtine. Il y a Luther, mais il y a Michel-Ange<sup>1</sup>.

Ce n'est donc pas une raison, parce que aujourd'hui d'autres vieilleries croulent à leur tour autour de nous, et remarquons en passant que Luther est dans les vieilleries et que Michel-Ange n'y est pas, ce n'est pas une raison parce qu'à leur tour aussi d'autres nouveautés surgissent dans ces décombres, pour que l'art, cette chose éternelle, ne continue pas de verdoyer et de florir entre la ruine d'une société qui n'est plus et l'ébauche d'une société qui n'est pas encore.

Parce que la tribune aux harangues regorge de Démosthènes, parce que les rostres sont encombrés de Cicérons, parce que nous avons trop de Mirabeaux, ce n'est pas une raison pour que nous n'ayons pas, dans quelque coin obscur, un poète.

Il est donc tout simple, quel que soit le tumulte de la place publique, que l'art persiste, que l'art s'entête, que l'art se reste fidèle à lui-même, *tenax propositi*<sup>2</sup>. Car la poésie ne s'adresse pas seulement au sujet de telle monarchie, au sénateur de telle oligarchie, au citoyen de telle république, au natif de telle nation; elle s'adresse à l'homme, à l'homme tout entier. A l'adolescent, elle parle de l'amour; au père, de la famille; au vieillard, du passé; et, quoi qu'on fasse, quelles que soient les révolutions futures, soit qu'elles prennent les sociétés caduques aux entrailles, soit qu'elles leur écorchent seulement l'épiderme, à travers tous les changements politiques possibles, il y aura toujours des enfants, des mères, des jeunes filles, des vieillards, des hommes enfin, qui aime-

ront, qui se réjouiront, qui souffriront. C'est à eux que va la poésie. Les révolutions, ces glorieux changements d'âge de l'humanité, les révolutions transforment tout, excepté le cœur humain. Le cœur humain est comme la terre; on peut semer, on peut planter, on peut bâtir ce qu'on veut à sa surface; mais il n'en continuera pas moins à produire ses verdure, ses fleurs, ses fruits naturels; mais jamais pioches ni sondes ne le troubleront à de certaines profondeurs; mais, de même qu'elle sera toujours la terre, il sera toujours le cœur humain; la base de l'art, comme elle de la nature.

Pour que l'art fût détruit, il faudrait donc commencer par détruire le cœur humain.

Ici se présente une objection d'une autre espèce : — Sans contredit, dans le moment même le plus critique d'une crise politique, un pur ouvrage d'art peut apparaître à l'horizon; mais toutes les passions, toutes les attentions, toutes les intelligences ne seront-elles pas trop absorbées par l'œuvre sociale qu'elles élaborent en commun, pour que le lever de cette sereine étoile de poésie fasse tourner les yeux à la foule? — Ceci n'est plus qu'une question de second ordre, la question de succès, la question du libraire et non du poète. Le fait répond d'ordinaire oui ou non aux questions de ce genre, et, au fond, il importe peu. Sans doute il y a des moments où les affaires matérielles de la société vont mal, où le courant ne les porte pas, où, accrochées à tous les accidents politiques qui se rencontrent chemin faisant, elles se gênent, s'engorgent, se barrent et s'embarrassent les unes dans les autres. Mais qu'est-ce que cela fait? D'ailleurs, parce que le vent, comme on dit, n'est pas à la poésie, ce n'est pas un motif pour que la poésie ne prenne pas son vol.

Tout au contraire des vaisseaux, les oiseaux ne volent bien que contre le vent. Or la poésie tient de l'oiseau. *Musa ales*<sup>1</sup>, dit un ancien.

Et c'est pour cela même qu'elle est plus belle et plus forte, risquée au milieu des orages politiques. Quand on sent la poésie d'une certaine façon, on l'aime mieux habitant la montagne et la ruine, planant sur l'avalanche, bâtissant son aire dans la tempête, qu'en fuite vers un perpétuel printemps. On l'aime mieux aigle qu'hirondelle.

Hâtons-nous de déclarer ici, car il en est peut-être temps, que dans tout ce que l'auteur de ce livre vient de dire pour expliquer l'opportunité d'un volume de véritable poésie qui apparaîtrait dans un moment où il y a tant de prose dans les esprits, et à cause de cette prose même, il est très loin d'avoir voulu faire la moindre allusion à son propre ouvrage. Il en sent l'insuffisance et l'indigence tout le premier. L'artiste, comme l'auteur le comprend, qui prouve la vitalité de l'art au milieu d'une révolution, le poète qui fait acte de poésie entre deux émeutes, est un grand homme, un génie, un œil, *ὀρθαλμός*, comme dit admirablement la métaphore grecque<sup>2</sup>. L'auteur n'a jamais prétendu à la splendeur de ces titres, au-dessus desquels il n'y a rien. Non; s'il publie en ce mois de novembre 1831 *les Feuilles d'Automne*, c'est que le contraste entre la tranquillité de ces vers et l'agitation fébrile des esprits lui a paru curieux à voir au grand jour. Il ressent, en abandonnant ce livre inutile au flot populaire qui emporte tant d'autres choses meilleures, un peu de ce mélancolique plaisir qu'on éprouve à jeter une fleur dans un torrent, et à voir ce qu'elle devient.

Qu'on lui passe une image un peu ambitieuse, le volcan d'une révolution était ouvert devant ses yeux.

Le volcan l'a tenté. Il s'y précipite. Il sait fort bien du reste qu'Empédocle n'est pas un grand homme, et qu'il n'est resté de lui que sa chaussure<sup>1</sup>.

Il laisse donc aller ce livre à sa destinée, quelle qu'elle soit, *liber, ibis in urbem*<sup>2</sup>, et demain il se tournera d'un autre côté. Qu'est-ce d'ailleurs que ces pages qu'il livre ainsi, au hasard, au premier vent qui en voudra? Des feuilles tombées, des feuilles mortes, comme toutes feuilles d'automne. Ce n'est point là de la poésie de tumulte et de bruit; ce sont des vers sereins et paisibles, des vers comme tout le monde en fait ou en rêve, des vers de la famille, du foyer domestique, de la vie privée; des vers de l'intérieur de l'âme. C'est un regard mélancolique et résigné, jeté çà et là sur ce qui est, surtout sur ce qui a été. C'est l'écho de ces pensées, souvent inexprimables, qu'éveillent confusément dans notre esprit les mille objets de la création qui souffrent ou qui languissent autour de nous, une fleur qui s'en va, une étoile qui tombe, un soleil qui se couche, une église sans toit, une rue pleine d'herbe; ou l'arrivée imprévue d'un ami de collègue presque oublié, quoique toujours aimé dans un repli obscur du cœur; ou la contemplation de ces hommes à volonté forte qui brisent le destin ou se font briser par lui; ou le passage d'un de ces êtres faibles qui ignorent l'avenir, tantôt un enfant, tantôt un roi. Ce sont enfin, sur la vanité des projets et des espérances, sur l'amour à vingt ans, sur l'amour à trente ans, sur ce qu'il y a de triste dans le bonheur, sur cette infinité de choses douloureuses dont se composent nos années, ce sont de ces élégies comme le cœur du poète en laisse sans cesse écouler par toutes les fêlures que lui font les secousses de la vie. Il y a deux mille ans que Térence disait :

*Plenus rimarum sum; hac atque illac  
Perfluo*<sup>1</sup>.

C'est maintenant le lieu de répondre à la question des personnes qui ont bien voulu demander à l'auteur si les deux ou trois odes inspirées par les événements contemporains, qu'il a publiées à différentes époques depuis dix-huit mois, seraient comprises dans *les Feuilles d'Automne*. Non. Il n'y a point ici place pour cette poésie qu'on appelle politique et qu'il voudrait qu'on appelât historique. Ces poésies véhémentes et passionnées auraient troublé le calme et l'unité de ce volume. Elles font d'ailleurs partie d'un recueil de poésie politique, que l'auteur tient en réserve<sup>2</sup>. Il attend pour le publier un moment plus littéraire.

Ce que sera ce recueil, quelles sympathies et quelles antipathies l'inspireront, on peut en juger, si l'on en est curieux, par la pièce XL du livre que nous mettons au jour. Cependant, dans la position indépendante, désintéressée et laborieuse où l'auteur a voulu rester, dégagé de toute haine comme de toute reconnaissance politique, ne devant rien à aucun de ceux qui sont puissants aujourd'hui, prêt à se laisser reprendre tout ce qu'on aurait pu lui laisser par indifférence ou par oubli, il croit avoir le droit de dire d'avance que ses vers seront ceux d'un homme honnête, simple et sérieux, qui veut toute liberté, toute amélioration, tout progrès, et en même temps toute précaution, tout ménagement et toute mesure; qui n'a plus, il est vrai, la même opinion qu'il y a dix ans sur ces choses variables qui constituent les questions politiques, mais qui, dans ses changements de conviction, s'est toujours laissé conseiller par sa

conscience, jamais par son intérêt. Il répétera en outre ici ce qu'il a déjà dit ailleurs\* et ce qu'il ne se lassera jamais de dire et de prouver : que, quelle que soit sa partialité passionnée pour les peuples dans l'immense querelle qui s'agite au dix-neuvième siècle entre eux et les rois, jamais il n'oubliera quelles ont été les opinions, les crédulités, et même les erreurs de sa première jeunesse. Il n'attendra jamais qu'on lui rappelle qu'il a été, à dix-sept ans, stuartiste, jacobite et cavalier<sup>1</sup>; qu'il a presque aimé la Vendée avant la France; que si son père a été un des premiers volontaires de la grande république<sup>2</sup>, sa mère, pauvre fille de quinze ans, en fuite à travers le Bocage, a été une *brigande*, comme madame de Bonchamp et madame de Larochejaquelein<sup>3</sup>. Il n'insultera pas la race tombée, parce qu'il est de ceux qui ont eu foi en elle et qui, chacun pour sa part et selon son importance, avaient cru pouvoir répondre d'elle à la France. D'ailleurs, quelles que soient les fautes, quels que soient même les crimes, c'est le cas plus que jamais de prononcer le nom de Bourbon avec précaution, gravité et respect, maintenant que le vieillard qui a été le roi n'a plus sur la tête que des cheveux blancs.

Paris, 24 novembre 1831.

\* Préface de *Marion de Lorme*.

## I

*Data fata secutus.*  
Devise des Saint-John<sup>4</sup>.

Ce siècle avait deux ans! Rome remplaçait Sparte,  
Déjà Napoléon perçait sous Bonaparte,  
Et du premier consul, déjà, par maint endroit,  
Le front de l'empereur brisait le masque étroit.  
Alors dans Besançon, vieille ville espagnole<sup>5</sup>,  
Jeté comme la graine au gré de l'air qui vole,  
Naquit d'un sang breton et lorrain à la fois  
Un enfant sans couleur, sans regard et sans voix;  
Si débile qu'il fut, ainsi qu'une chimère,  
Abandonné de tous, excepté de sa mère,  
Et que son cou ployé comme un frêle roseau  
Fit faire en même temps sa bière et son berceau.  
Cet enfant que la vie effaçait de son livre,  
Et qui n'avait pas même un lendemain à vivre,  
C'est moi. —

Je vous dirai peut-être quelque jour  
Quel lait pur, que de soins, que de vœux, que d'amour,  
Prodigués pour ma vie en naissant condamnée,  
M'ont fait deux fois l'enfant de ma mère obstinée,  
Ange qui sur trois fils attachés à ses pas  
Épandait son amour et ne mesurait pas!  
O l'amour d'une mère! amour que nul n'oublie!  
Pain merveilleux qu'un dieu partage et multiplie!

## LES FEUILLES D'AUTOMNE

## Préface

## P. 183.

1. L'hérédité de la pairie venait d'être abolie, après de vifs débats; la loi du 29 décembre 1831 allait réorganiser la pairie et en changer, en effet, le sens, en l'ouvrant à la haute bourgeoisie.

2. Après le sac de Saint-Germain-l'Auxerrois et le pillage de l'archevêché, en février 1831, le calme n'est revenu qu'en apparence, et l'émeute est prête à se ranimer. Déjà, le 21 novembre, les ouvriers de Lyon ont commencé à se soulever; le 5 juin 1832, les funérailles du général Lamarque vont donner lieu à une insurrection, celle-là même qui sera racontée dans *Les Misérables*.

3. Peu après le *Bill du Test*, qui, en 1829, avait accordé des droits politiques aux Irlandais, l'Angleterre avait été amenée à établir l'état de siège dans l'île. Le 3 février 1831, l'insurrection italienne éclatait à Modène, gagnait Parme, Bologne, les États romains; les Autrichiens n'évacuèrent qu'en juillet Bologne et les États pontificaux qu'ils ont occupés; la révolution a été écrasée et la répression sévère. Le soulèvement national de la Pologne, le 29 novembre 1830, avait provoqué en France la sympathie la plus ardente; après des victoires, les Polonais cèdent au nombre; la capitulation de Varsovie, le 7 septembre 1831, provoque une émeute à Paris. La Pologne devient alors une province russe; les chefs de l'insurrection et 5 000 familles sont déportés en Sibérie.

4. Allusion au saint-simonisme qui connaît, en ces années, sa plus grande vogue; l'église « saint-simonienne » s'organise dans la maison commune de la rue Monsigny, sous la direction des Pères Enfantin et Bazard, et Sainte-Beuve fréquente les réunions de la rue Taitbout. Moins bruyant, le fouriérisme se répand aussi.

## P. 184.

1. Hugo songe au mouvement du catholicisme libéral, lancé, en 1829, par Lamennais; le 16 août 1830, Lamennais, Lacordaire, Montalembert font paraître *L'Avenir*, dont la devise est « Dieu et la liberté ». Hugo revient alors à Lamennais, se lie avec Montalembert

## P. 185.

1. A la seconde diète de Worms (1521), Luther refusa de se rétracter et fut mis au ban de l'Empire; Michel-Ange exécute les fresques de la Sixtine de 1508 à 1512.

2. « Ferme en sa résolution », souvenir d'Horace, *Odes*, III, 3.

## P. 187.

1. « La muse a des ailes ».

2. On ne voit pas à quoi Hugo fait ici allusion. Le mot *œil*, en grec, désigne parfois des choses ou des êtres précieux, brillants.

## P. 188.

1. Selon Diogène Laërce, le philosophe Empédocle d'Agrigente, afin de cacher sa mort et de passer pour un dieu, se serait précipité dans l'Etna; mais le volcan eut la malice de rejeter une de ses sandales.

2. « Mon livre, tu iras à Rome » (Ovide, *Tristes*, I, 1).

## P. 189.

1. « Je suis plein de fentes et je fuis de partout ». *L'Eunuque*, I, 105.

2. En fait, ces trois odes « politiques » paraîtront en tête des *Chants du crépuscule*, qui ne constituent, en aucune manière, un recueil « politique ».

## P. 190.

1. Les *Stuartistes* et les *Jacobites* étaient les partisans de Jacques-Édouard Stuart, fils de Jacques II, dépossédé par Guillaume III, en 1688; les *Cavaliers* étaient, au temps de Cromwell, les partisans de Charles I<sup>er</sup>; *Stuartistes*, *Jacobites*, *Cavaliers* sont ici synonymes de *légitimistes*.

2. Le père du poète servait, en fait, dans le régiment du Beauvaisis, depuis le 16 octobre 1788.

3. Au temps où le marquis de Bonchamp et Henri de la Rochejacquelein (ici, Hugo fait allusion à la femme du marquis de la Rochejacquelein, frère du précédent, qui a laissé des *Mémoires* sur la guerre de Vendée) dirigeaient le combat de l'« armée catholique et royale », Sophie Trébuchet vivait en paix, à Nantes, et Carrier y avait nommé son grand-père juge au tribunal révolutionnaire. La mère du poète ne fut ni « brigande » ni « vendéenne », en dépit des affirmations réitérées à la fin du poème initial de ce recueil; elle vint au royalisme plus tard, en haine de Napoléon qui

avait fait fusiller son amant, le général Lahorie, compromis dans la conspiration de Malet.

*Ce siècle avait deux ans*

P. 191.

1. Les Saint-John sont une illustre famille anglaise. Leur devise est empruntée à l'*Enéide* (I, 381) :

« J'ai suivi les destins qui m'étaient accordés ».

2. Besançon appartient à l'Espagne de 1648 à 1678 (Franche-Comté espagnole).

P. 192.

1. Allusion aux nombreux voyages des enfants Hugo, de 1802 à 1812.

*A M. Louis B.*

P. 194.

1. Il s'agit du peintre Louis Boulanger.

2. « A Lynesse (en Troade), tu possédais une haute demeure mais sur le sol de Laurente (en Italie) t'attendait le tombeau », *Enéide* (XII, 547).

3. Blois : résidence du père de Hugo, après qu'il fut mis en demi-solde par la Restauration.

4. Le duc de Guise fut assassiné au château de Blois, en 1588.

P. 195.

1. Le général fut presque toujours absent de l'enfance de Hugo, ou n'y intervint que de façon désagréable; il est remarquable que le poète tienne à créer cette image d'un père, protecteur bienveillant.

P. 197.

1. La tombe du général Hugo est au cimetière du Père-Lachaise, où reposent de très nombreux généraux et maréchaux de l'Empire.

*Réverie d'un passant à propos d'un roi*

P. 199.

1. Épigramme empruntée à l'Ancien Testament, livre de la *Sagesse*, ch. vi, verset 3 et fin du verset 5 : « Prêtez l'oreille, vous qui gouvernez les multitudes et vous complaisez dans les troupes des nations, parce que vous n'avez pas gardé la loi de la justice et marché selon la volonté de Dieu. »

2. Le roi de Naples ou des Deux-Siciles était arrivé en visite à Paris, le 15 mai 1830.

P. 200.

1. La place de Grève, aujourd'hui place de l'Hôtel-de-Ville.

P. 201.

1. Allusion au conflit qui opposait le roi à la Chambre, et à l'issue duquel celle-ci fut dissoute par l'ordonnance du 16 mai 1831; le 26 juillet la révolution éclatait.

*Que l'importe mon cœur*

P. 203.

1. « De tout, rien. De tous, personne. »

*Ce qu'on entend sur la montagne*

P. 205.

1. « O profondeur! » saint Paul, *Épître aux Romains*, XI, 33.  
« O profondeur des richesses de la sagesse et de la science de Dieu. »

P. 207.

1. Daniel sortit sain et sauf de la fosse aux lions où l'avait fait jeter Darius.

*A un voyageur*

P. 211.

1. Les chevrons sont les morceaux de galon que les soldats portaient, joints en angle, à la manche gauche, pour marquer leur temps de service.

2. Sans doute la colline du Père-Lachaise.

*Dicté en présence du glacier du Rhône.*

P. 213.

1. « Je trouve partout des raisons d'aimer. » Ovide, *Amours*, II, 4, 31.

*A M. David, statuaire*

P. 216.

1. Il s'agit du sculpteur David d'Angers, ami de Hugo.